

**FAUT-IL SUPPRIMER LES COURS D'AMPHI A L'UNIVERSITE ?  
TRANSCRIPTION DU DEBAT ORGANISE A SAINT-DIE EN OCTOBRE 2000**

**Anna MADEUF, Université de Tours**

**Frédéric BESSAT, Université Paris IV-Sorbonne**

**Madeleine BROCARD, Université du Havre**

**François DURAND-DASTES, Université Paris VII-Denis Diderot**

**Goze BENIE, Université de Sherbrooke (Québec)**

***Georgette Zrinscak, présidente de l'Association, présente le sujet du débat et son déroulement***

Faut-il supprimer les cours d'amphi à l'Université ?

C'est l'association Feuilles de Géographie qui organise ce débat. C'est une association à vocation didactique et pédagogique, et, dans la perspective de réalisation de cet objectif pédagogique, elle se pose ce genre de questions, d'autant plus que, sur ce thème particulier, souvent on en discute entre collègues de manière très informelle, au sein de sa propre université, mais à ma connaissance le débat n'a jamais été porté sur la place publique, avec des intervenants d'horizons divers pour soulever des questions qui en fait sont de plusieurs natures.

D'abord, bien entendu, il y a des questions de nature pédagogique et didactique, sur l'attitude du public étudiant au moment d'un cours magistral, sur l'évolution de ce public étudiant sur une période de 10, 20 ou 30 ans, sur la passivité ou au contraire la participation des étudiants au cours d'un enseignement, donc ces questions seront abordées.

Mais il y en a de nature différente qui soulèvent des enjeux qui peuvent être également importants, aussi basement matériels par exemple que le coût des enseignements. D'un point de vue d'une instance universitaire, un cours d'amphi coûte moins cher qu'un TD ; pour un enseignant en revanche, il est plus rentable de faire un cours d'amphi qu'un TD, puisque, vous le savez, une heure d'amphi équivaut à 1h 30 de TD.

Il peut se poser également des questions qui peuvent donner lieu à des enjeux, voire à des conflits dans certaines universités, entre les différents corps des enseignants qui sont représentés, corps A et corps B pour l'essentiel. On verra que le partage des tâches entre les enseignants des différents corps peut être varié.

Enfin, dernier point, replacer l'ensemble dans la manière dont on conçoit aujourd'hui la transmission des savoirs. Est-ce uniquement une transmission des savoirs ? Si ce sont aussi des savoir-faire, est-ce que les cours d'amphi, les cours magistraux sont véritablement adaptés ?

Et pour répondre à ces différentes questions, qui seront abordées ponctuellement et diversement par nos intervenants, je vous propose d'écouter à tour de rôle, d'abord Anna Madeuf, qui est de l'Université de Tours (et qui, je vous prie de l'excuser, se trouve avec une extinction de voix totalement imprévue puisqu'elle a fait sa rentrée hier, et que cette extinction, elle l'a attrapée en TD et non pas en cours d'amphi - puisqu'en cours d'amphi, il y a un micro, donc il n'y a pas besoin de forcer la voix) : donc, elle essaiera de vous dire ce qu'elle avait envisagé de soumettre à votre réflexion et à vos critiques. Ensuite, on écouterait Frédéric Bessat qui est de l'Université Paris IV-Sorbonne, qui vous proposera lui aussi des cas concrets de ses expériences d'enseignement et bien entendu un avis général. Nous écouterons ensuite Madame Madeleine Brocard de l'Université du Havre qui, malheureusement, va devoir nous quitter vers 14h 50, parce qu'elle organise un autre débat dans une salle juste à côté. Ensuite, Monsieur François Durand-Dastès de l'Université Paris VII. Et enfin, pour terminer, Monsieur Goze Benié qui nous proposera un point de vue moins franco-centré, de manière à relativiser un petit peu les diverses expériences qui seront proposées, et qui vous exposera notamment ses expériences dans des universités de Côte-d'Ivoire et du Québec où il enseigne actuellement, à l'Université de Sherbrooke.

Je passe tout de suite la parole à Anna Madeuf et j'espère que cela ne sera pas trop difficile pour elle d'intervenir.

***Anna Madeuf : Qui fait les cours d'amphi à l'Université de Tours ?***

Bonjour, je suis Anna Madeuf. Je viens de l'Université de Tours, où j'enseigne depuis 4 ans et où j'ai été successivement chargée de cours, puis ATER et aujourd'hui maître de conférences, et où j'ai toujours enseigné essentiellement des cours au détriment des TD. Je crois que c'est une situation qui est peut-être un peu particulière à l'Université de Tours - même si moi elle me semble être la norme - puisque dans le département de l'Université de Tours, nous sommes 19 enseignants, dont 3 professeurs, et que, dans le cadre du DEUG, nous avons 21 cours, dont 4 qui sont enseignés par des professeurs. C'est-à-dire que, vous voyez, il y a une correspondance statistique entre les deux paramètres, même si normalement cette correspondance ne devrait pas avoir lieu, puisqu'a priori il semblerait que les cours soient plus du domaine des professeurs et les TD du domaine des maîtres de conférences.

En fait, j'avais donc préparé un exposé de quelques minutes, mais j'ai fait ma rentrée hier et ça a été un petit peu catastrophique, et le mieux est que je laisse la parole à ceux qui sont capables de parler et peut-être que je referais des interventions ponctuelles, phrase à phrase, au cours du débat. Je suis désolée, c'est une situation un peu ridicule.

***Remarque de Georgette Zrinscak***

Merci quand même d'avoir fait l'effort. Je ne sais pas si on reviendra sur la question après, mais j'aimerais quand même soumettre à votre critique cette situation justement des corps enseignants qui se partagent les tâches, d'une part, de cours magistral, d'amphi et, d'autre part, de TD. La situation est exactement inverse dans l'université dans laquelle j'enseigne, à Paris I, où les profs de rang A font les cours magistraux et les maîtres de conférences font les TD. Et, tout à l'heure, j'ai croisé un de mes éminents collègues de rang A qui a mal interprété l'intitulé de ce débat et m'a dit : « Ah oui, c'est vous qui organisez le débat sur faut-il

supprimer les profs à l'université ? ». C'était assez révélateur de cette situation où, cours d'amphi étant synonyme de profs de rang A, si l'on supprimait les cours d'amphi, alors le corps enseignant des profs n'aurait plus de raison d'exister. Je ne sais pas si vous avez

connaissance d'autres types d'expérience de partage des tâches, mais ça serait intéressant d'avoir éventuellement votre avis là-dessus, avant que l'on ne soulève des questions d'une autre nature. Donc, sur la question du partage des corps ?

*Réponse de Madeleine Brocard*

Oui, je pense qu'il y a des situations extrêmement diverses en France. Moi, j'ai fait mes études à Paris, et je suis allée ensuite dans une nouvelle université qui était l'Université de Rouen, puis je suis allée ensuite dans une encore plus nouvelle université qui était l'Université du Havre. Je dois dire que la réalité est totalement fonction, effectivement, du pyramidage entre les professeurs et les maîtres de conférences. Dans les jeunes universités, il y a très peu de corps enseignant de rang A - type professeur - et donc tout le monde fait des cours et tout le monde fait des TD. Je crois que c'est totalement lié. Donc, ça veut dire que je pense que ce qui a présidé à l'organisation des cours et des TD historiquement - mais peut-être que François Durand-Dastès le sait encore mieux que moi - c'est que, théoriquement, quand on démarre dans l'enseignement, on doit continuer à être formé et que ce sont typiquement les professeurs les plus anciens dans la discipline qui ont la tâche de faire le cours, c'est-à-dire un exposé qui doit être formalisé clairement et qui n'a pas tellement de retour en lui-même (les étudiants dans un cours où il y a beaucoup de monde n'ayant pas le droit à la parole sauf exception). Donc, ça c'est une situation. C'est peut-être la situation théorique qui fondait les cours et les TD. Je pense que cette situation théorique, d'abord, n'existe plus, mais elle se pérennise dans des universités, en particulier les universités parisiennes où effectivement les professeurs sont nombreux. Par contre, ça ne se pérennise pas - les cours existent toujours, mais ils sont faits aussi bien par des maîtres de conférences que par les professeurs - dans toute une série d'universités françaises je pense. Ce sont deux situations différentes.

*Réponse de Goze Béné*

Ce problème-là est intimement lié, je pense, au système hiérarchique, au système - excusez le mot mais - mandarin. Je pense que c'est surtout ça. Ce système, on ne le rencontre pas du tout en tout cas au Canada, et même au Québec qui est un système hybride entre la formation du type nord-américain et la formation du type français ; ça n'existe pas. Et il faut aussi dire qu'à la base de cela il y a la force du syndicalisme. Quand on engage un professeur, il arrive, il a des droits du point de vue des conventions collectives, et à ce titre-là, il donne son cours, et s'il y a un TD, et bien il assure son TD, voilà. Ce n'est pas plus compliqué que ça. N'allez pas dire à un professeur adjoint ou à un professeur agrégé ou à un professeur titulaire qu'il doit donner un type de cours en particulier : là, vous allez lutter contre le syndicat des professeurs et c'est pas évident de sortir gagnant de ce débat-là.

*Réponse de François Durand-Dastès*

Cela anticipe un peu... Moi, je suis évidemment - à l'invitation de Georgette - dans le rôle du vieux schnock, parce que je suis le plus vieux (je ne sais pas si elle a pensé schnock aussi, enfin...). Alors, simplement, si vous voulez, je peux faire un rappel historique. Moi, quand j'étais étudiant dans les années cinquante, le « normal » de l'enseignement universitaire, c'était

le cours, y'avait rien d'autre. On a vu apparaître des TP : c'était d'abord fait par des gens qu'on appelait assistants, mais qui étaient minoritaires, très minoritaires (il y avait, à l'Institut de Géographie, dix professeurs et deux assistants). Et les assistants étaient chargés simplement de donner les devoirs et de les corriger, de faire un corrigé. Et puis, peu à peu, on a vu d'abord l'institution des maîtres-assistants et ensuite des maîtres de conférence. Et puis

on a vu l'institution des TD. Et on a vu de plus en plus un changement, et c'est à ce moment-là que les problèmes de répartition se sont créés. Il y a effectivement des cultures universitaires différentes, et ça dépend effectivement de la démographie, ça dépend des comportements, et ça dépend des rapports de force.

Parce que c'est vrai aussi qu'il y a des universités (enfin, j'ai entendu raconter l'histoire...) où, par exemple, les cours de première année ne sont pas considérés comme prestigieux. Et on reproche aux professeurs de s'attribuer les cours - qui sont pratiquement des travaux dirigés - de DEA, de MST, de master et dieu sait quoi, et puis le cours sur la grande problématique générale avec 150 étudiants de première année qui débarquent, on le colle à un thésard qui vient d'être recruté comme maître de conférences. Et il y en a qui trouvent ça dur, il y en a qui aiment ça, mais il y en a qui trouvent ça très dur. Donc, il y a les deux conflits.

Il y a aussi les cas où on ne veut pas laisser les maîtres de conférences faire des cours. C'est le cas effectivement. J'ai un très bon collègue à Paris VII qui faisait les cours. Il était maître de conférences. Il faisait des cours tout à fait normalement. Et puis, à un moment donné, il y a un professeur de Paris I qui est tombé malade. Alors on a demandé, compte tenu de sa spécialité, on a su qu'on cherchait quelqu'un ; et il a dit : « moi, je veux bien faire un cours à Paris I ». On lui a répondu : « non, non, pas question, à Paris I ce sont les professeurs qui font les cours ». Alors, vous voyez, il y a une question de culture universitaire, parce que, dans l'Université qu'était Paris VII, ce n'était pas du tout la même chose. Mais ça tenait à la fois à une question de culture politique et aussi à une question de démographie effectivement : il y avait moins de professeurs et davantage de maîtres de conférences dans la composition.

Alors tout ça, c'est très compliqué, c'est très mouvant. Je crois que, effectivement, il n'y a aucune raison que la répartition des rôles ne se fasse pas en fonction des desiderata, des compétences, du volume de la voix, et d'autres choses de ce genre. Mais c'est vrai qu'il y a des gens qui ont été affrontés à des situations très dures : des cours de première année, ou alors des gens à qui on a demandé de faire des cours d'agrég, sur la nouvelle question naturellement, les professeurs se réservant les questions qu'ils connaissaient bien, et puis la question du programme : pof, allez, débrouille-toi jeune homme ou jeune femme, tu arrives tout juste, c'est le bizutage ! Enfin, bon, il y a plusieurs choses.

#### *Remarque d'une enseignante dans le public*

Il me semble globalement que la question que vous posez, c'est la question du cloisonnement à l'intérieur des institutions, quelles qu'elles soient. Là, vous parlez d'université mais, pour appartenir moi-même au champ de la formation professionnelle, on est exactement dans les mêmes questions : « est-ce que ce sont les professionnels, est-ce que ce sont les formateurs dans les instituts de formation ? », bon, avec un petit peu cette question du conflit entre la théorie et la pratique. Les TD renvoient à des mécanismes pédagogiques qui renvoient plus à de la pratique, alors que le cours magistral renvoie à une transmission de savoir théorique. Quel lien trouver, quelle articulation trouver entre ces deux champs qui, à mon avis, sont complémentaires et ne doivent pas s'opposer ? Et il me semble que, pour avoir participé ce

matin à la conférence sur l'aménagement du territoire et la santé, on est exactement dans la même réflexion, et ça pose la question des réseaux, des réseaux en interne dans les institutions, et des réseaux vers l'extérieur. A mon avis, la question qui se pose c'est : « quelle place l'université se donne-t-elle dans le monde d'aujourd'hui, qui est un monde qui nécessite de travailler en réseau ? ». A mon avis, ça pose cette question-là de fond : « quelle place l'université veut-elle se donner, est-ce qu'elle veut garder cette place de transmission de savoir ou est-ce qu'elle veut construire, s'ouvrir vers l'extérieur, vers un monde qui se

développe en réseau ? ». Moi, il me semble que c'est cette question-là. Mais cette question-là, elle existe à mon avis dans l'ensemble des institutions françaises actuelles, et certainement pas seulement françaises.

*Remarques d'un étudiant dans le public*

Moi, je voulais poser deux points.

Le premier point, c'est qu'effectivement je vois une contradiction entre les étudiants - et l'étudiant que je suis en géographie à Paris XII - qui se considèrent plus comme des usagers d'un service public qu'est l'université, alors que les professeurs, en contradiction, se considèrent peut-être plus dans une continuité historique de la culture universitaire (peut-être... je ne sais pas exactement comment ils se considèrent, je ne suis pas prof). Mais ça, c'était le premier point, l'espèce de contradiction qu'il y a entre comment se considèrent les étudiants et comment se considèrent les professeurs.

Le deuxième point, c'est que - vous avez parlé de réseaux - à Paris XII, je sais que, dans la faculté des sciences, il y a eu des étudiants étrangers qui sont venus de Pologne. Et une des étudiantes en question n'a pas pu passer la session de rattrapage de septembre, elle l'a passée en Pologne (sa session de rattrapage), et elle l'a passée *via* le net parce que le professeur de l'Université Paris XII a fait passer l'examen *via* le réseau. Donc, ça c'est un exemple parmi d'autres qui illustre le fait qu'il y a de plus en plus d'universités qui se mettent en réseau.

Et le troisième et dernier point : vous avez parlé de travaux dirigés, je sais qu'il y a des universités, dont Paris XII, qui mettent en place des travaux de méthodologie. Je ne sais pas exactement, je crois que c'est effectivement les nouveaux profs arrivants qui sont chargés de ça, mais c'est intéressant de voir que, après les travaux dirigés qui n'existaient pas avant, il y a maintenant les travaux de méthodologie.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

S'il n'y a pas d'autres questions sur ce point, on va passer à la deuxième intervention, de Frédéric Bessat, qui va nous proposer son expérience à l'Université Paris IV et son avis général.

***Frédéric Bessat : Cours d'amphi et cours-TD à Paris IV***

Oui, donc déjà, en avant propos, j'allais dire que l'enjeu éducatif est un phénomène primordial, notamment dans la société du savoir qui se met en place, et, à ce titre, je crois que poser la question de « que faut-il enseigner à l'université ? », « quelle est la place de l'université ? » est une question importante à poser, et je remercie Georgette Zrinscak de poser le débat et de m'avoir invité à ce débat.

Alors j'aimerais très rapidement, si vous voulez, partir de trois faits qui me paraissent majeurs, sans être exhaustifs bien sûr, et qui montreront dans quelle mesure le cours magistral est encore adapté ou pas. Et j'y répondrais à partir d'expériences que je connais, parce que j'enseigne à l'Université de Paris-Sorbonne. Premièrement, on a une école de masse, une université de masse désormais. Depuis 1950-1960, on a une massification des étudiants dans le système universitaire et donc on a un passage - si vous voulez - de l'élitisme républicain à une sélection continue. Et ça, c'est important parce que ça change un peu la donne. Deuxième fait qui est important, et qui peut expliquer le débat sur le cours magistral, c'est que, finalement, on peut souligner une inadéquation de l'enseignement académique à la demande extérieure, à la demande des entreprises. Enfin, troisième fait important, c'est qu'il y a une

absence, à mon sens, de débat politique sur ce que doit être l'université et ce qu'on doit y enseigner. Et les objectifs - ce sont mes convictions en tout cas et qui ne sont pas forcément partagées par la totalité des gens - sont que : premier objectif de l'université, c'est de se rapprocher d'un idéal d'exigence, d'universalisme et d'accessibilité au plus grand nombre ; deuxième objectif, c'est réaffirmer l'exigence forte en matière de culture et de savoir, sans nostalgie d'un âge d'or mythique (je ne fais pas partie de ces gens qui pensent qu'il faut revenir à une situation pré-soixante-huitarde où on enseignait dans un contexte totalement différent).

Alors, à partir de mon expérience - j'ai été recruté maître de conférences à Paris IV il y a deux ans de cela, j'ai en charge actuellement des cours magistraux et des cours-TD - je vais vous décrire très rapidement les deux situations, et on pourra discuter de leur bien-fondé dans le système actuel.

Premièrement, en premier cycle, je réalise des cours-TD en climatologie, en première année, d'une heure et demi pendant douze semaines (durant un semestre donc), et ces cours-TD mêlent un cours magistral - donc je dispense un savoir en climatologie - et tout cela à partir de documents. Ce n'est pas une partie de l'heure et demi des TD proprement dits et une partie en cours magistral, c'est un mixte, j'allais dire, de cours magistral agrémenté de documents, cartographiques, etc.

Deuxième situation, c'est la situation du cours magistral d'amphi. Là, je fais des cours magistraux classiques en climatologie, en « climat, histoire et société moderne » par exemple, et puis un cours magistral en statistiques. Alors j'insisterai plus sur le cours magistral de statistiques, parce que l'enseignement des statistiques - en géographie en tout cas - pose de nombreux problèmes. Et il en pose d'autant plus à Paris IV que l'enseignement des statistiques intervient seulement à partir de la licence (et que les étudiants donc n'en ont pas fait durant le DEUG), et que - qui plus est - cet enseignement de statistiques en cours magistral n'est pas assorti de TD, si bien que le seul enseignement de statistiques à l'Université de Paris IV se fait en licence par un cours magistral. C'est là qu'on peut se poser un peu la question de l'utilité de ce cours magistral, notamment de statistiques.

Alors, pour élargir un peu le point après avoir posé un peu cette expérience, je ne suis pas sûr que ce soit complètement stupide ce cours de statistiques, qu'il ne soit pas complété par des TD. Je crois qu'il faut réfléchir sur quelle doit être la nature du cours magistral finalement. Et il me semble que, plus généralement, on ne doit pas supprimer le cours magistral, et qu'il vient en complément - comme vous disiez si bien - des TD. Je crois que ce que je fais, par exemple

en première année - un cours-TD -, est optimal en premier cycle, en première et deuxième année : parce que vous êtes en groupe restreint, vous pouvez faire passer un message du savoir et qu'il y a une interactivité avec l'étudiant, parce que vous êtes une vingtaine d'étudiants ; de plus, vous agrémentez à partir de documents, il y a un échange avec la salle. Je crois que cette situation est une bonne situation pour faire passer un savoir. Pour le cours magistral, je crois qu'il vient en complément, dans la mesure où le cours magistral est un lieu où on donne un savoir, une culture générale à l'étudiant, mais qu'à partir de cette culture, l'enseignant oriente l'étudiant et aiguise son analyse critique. C'est surtout sur ce point que j'aimerais insister : c'est l'analyse critique à partir d'une certaine connaissance. Comment gère-t-on la connaissance, comment chaque étudiant peut utiliser, avoir une analyse critique autre que la connaissance ? Et, dans ce cadre-là, je crois que c'est tout à fait complémentaire du cours magistral. Voilà ce que je peux dire.

#### *Questions de Georgette Zrinscak*

Bien entendu, n'hésitez pas à intervenir... Mais, comme j'ai le micro tout de suite à côté de moi, j'en profite pour intervenir tout de suite. Moi, il y a une question quand même que je me pose par rapport à ce que tu viens de dire. Il y a, d'une part, la question de la place du cours magistral par rapport à des enseignements classiques je dirais, ou alors par rapport à des enseignements d'outils, de type statistiques, informatique, etc. Autant on peut en discuter, j'allais dire de manière normale, pour les enseignements classiques, autant, pour les outils, c'est quand même quelque chose de très particulier. La deuxième question, c'est que tu as parlé des cours-TD, et notamment de l'interactivité optimale qu'on a quand on fait des TD, et que beaucoup d'entre nous apprécions en tant qu'enseignants : est-ce que, justement, l'inverse, le revers, c'est que, en amphi, les étudiants sont complètement passifs, ils sont là (j'en rajoute !) pour être gavés comme des oies, et finalement sont dans une situation extrêmement confortable, parce qu'ils sont sûrs qu'on ne va jamais rien leur demander, et qu'on va juste leur demander de restituer un savoir. Ce sont les deux questions qui me paraissent être soulevées à partir de ce que tu as dit, mais il y a peut-être d'autres interventions dessus.

#### *Réponse de Frédéric Bessat*

Non : pour répondre très brièvement, je crois que, d'abord, il ne faut pas focaliser sur l'enseignement d'outils. C'est assez marginal cette situation, elle est à Paris IV, je ne suis pas sûr qu'on la rencontre ailleurs, cet aspect un peu marginal, laissons-le un peu de côté. Le cours magistral dans les enseignements classiques est tout à fait... Il faut le maintenir dans la mesure où (et là, je rejoins un peu la passivité que tu évoques) il ne me semble pas que l'étudiant soit passif dans un amphithéâtre, dans la mesure où le cours du professeur n'est pas un listing, si vous voulez, un manuel, une lecture d'un manuel universitaire que l'on trouve dans une bibliothèque ou dans une librairie, mais que finalement l'enseignant essaie de faire passer un message : montrer comment, à travers une connaissance, on peut avoir une analyse critique, qui est son analyse, mais qui peut être une tout autre analyse. Donc, je crois qu'il n'y a pas de passivité de l'étudiant dans la mesure où il sent les débats, il sent les enjeux, etc. Et susciter ces débats chez l'étudiant, je crois que c'est tout à fait formateur, et que ça vient précisément en complément des cours-TD.

*Remarques d'un enseignant dans le public*

Moi, je voulais faire quelques remarques, parce que je suis enseignant en université mais je suis aussi enseignant au lycée. Une petite remarque préliminaire : peut-être que ce débat aurait pu s'intituler « Faut-il supprimer les cours magistraux ? » tout court, parce que je crois qu'il n'y a pas qu'à l'université qu'on les pratique, malheureusement, encore beaucoup au lycée, voire au collège, ce qui peut être parfois problématique.

Alors, il y a un débat qui s'est installé entre vous, qui me paraît assez fondamental, et qui pose la question, finalement, de savoir « quand est-ce qu'intervient le cours magistral ? », si j'ai bien compris. Parce que vous dites qu'il y a un débat qui est perceptible par les élèves : mais personnellement, y compris à l'université, moi j'en doute un peu (dans le sens où c'est quelque chose qui est tout à fait perceptible). Par exemple, j'ai des PLC1, c'est-à-dire des élèves qui préparent le CAPES, et puis des PLC2, qui viennent de l'avoir. Il faut voir un petit peu le conflit (les grands didacticiens disent conflits socio-cognitifs, quelque chose comme ça), enfin, il faut voir un petit peu les problèmes que ça pose de mettre en situation de réflexion justement, de critique, de débat, à l'occasion de cours appelés des TD, des stagiaires-

professeurs d'histoire-géographie, de les mettre en situation de débat, de discussion alors que, depuis trois ou quatre ans (et surtout les années passées parce que parfois ils redoublent), ils ont été en situation de gavage complet : parce que la préparation des concours, je dirais, c'est un sommet caricatural de cette pratique d'enseignement, surtout les préparations à l'écrit (et j'y contribue, mais il y a des contraintes institutionnelles qui font que...). Et je ne suis pas sûr que les élèves d'université, enfin la plupart des élèves - vous avez parlé de massification -, perçoivent ces débats lors d'un cours magistral, parce que justement il n'y a pas eu construction de savoir avec eux avant, il n'y a pas eu de réflexion sur la façon dont se construit un savoir, dont se mettent en perspective les choses. Alors, le cours magistral a un intérêt, j'en suis bien convaincu. Mais, dans le contexte actuel de l'université, là, il y a le problème, je dirais, de la démarche qu'on met en place dans les universités, pour arriver à ce que le cours magistral soit intéressant, ou d'ailleurs dans l'enseignement général.

*Réponse de Frédéric Bessat*

Mais tout à fait : la situation que je vous décris, je ne dis pas qu'elle est pratiquée dans les universités. C'est ce à quoi on doit tendre, je ne dis pas qu'on le pratique, ce serait une situation optimale. Par exemple, en géographie, on pourrait considérer qu'en DEUG d'histoire-géographie, on ait des cours-TD, tels que je le pratique par exemple dans ma discipline, qui donnent une connaissance, des éléments, à l'étudiant ; et envisager des cours magistraux de géographie tout court, et qui soient des cours qui montrent bien le lien entre la géographie humaine et la géographie physique. Là, par exemple, on verrait l'intérêt de mêler les deux, et ça éviterait d'ailleurs souvent des clivages que l'on observe ici ou là.

Dernier point sur lequel j'aimerais intervenir, c'est que vous parliez un peu de la préparation aux concours. Je crois qu'il faut faire attention. C'est que, d'abord, l'enseignement à l'université n'est pas qu'un enseignement qui a vocation à préparer aux concours. Et je crois que c'est une situation un peu à part, la préparation aux concours. Là, vous parlez de gavage : effectivement, je crois que la préparation aux concours, c'est un peu ça. Encore que je me demande si, dans les copies, on n'est pas en droit d'attendre, y compris pour une préparation au CAPES ou à l'Agrégation, d'avoir des copies où les gens réfléchissent. Mais là, je crois qu'il y a deux enseignements. Je crois qu'il faut distinguer l'enseignement de préparation aux

concours et l'enseignement plus général. Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait vraiment une différence, et peut-être qu'il faut reconsidérer ce que l'on demande aux concours.

*Questions d'un étudiant dans le public*

Je vais réagir à ce que vous venez de dire. Je n'ai pas très bien compris ce que vous avez dit. Est-ce que, pour vous, il s'agit de « transformer » le cours magistral en débat ? Et ma deuxième question, c'est : finalement, que les étudiants ou les élèves soient passifs ou non en cours magistral, bon, j'allais dire, chacun fait ce qu'il veut ; mais est-ce qu'il n'y a pas une question aussi importante, c'est la notation des enseignements ? C'est une question qui fait partie de la loi 1990 (la loi Bayrou, mais je ne suis pas sûr) qui dit que les enseignements et les enseignants doivent être notés de manière différente, et notamment par les étudiants. Je sais qu'il y a certains professeurs d'université qui se mettent à faire noter leurs cours par leurs étudiants. Ça n'a aucun impact sur leur salaire, et même ça n'a aucun impact sur le nombre d'heures qu'ils vont faire, mais ça a un impact important pour eux puisqu'ils ont entrepris la démarche. Donc, je voulais savoir si, au Canada, la notation des enseignements est appliquée, comment, et par qui ?

*Réponse de Goze Benié*

C'est un problème qui est partagé par le corps enseignant. Certains professeurs vont avoir à apprécier cette évaluation des étudiants. Ce que moi je peux par contre dire, c'est que, si l'évaluation des enseignements se fait avant la première série d'examens, je pense qu'on a une idée juste de ce que l'étudiant pense vraiment de la valeur du professeur ou de la valeur de l'enseignement qu'il donne. Mais, par contre, après la première série des examens, bien souvent, c'est plus une réaction positive ou négative qui est très liée à la note que l'étudiant a reçue. Alors c'est là qu'il y a beaucoup de points d'interrogations dans cette procédure-là, mais, sinon, c'est très apprécié.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Si vous le permettez, on pourra revenir à votre question un peu plus tard, parce que je voudrais que Madame Brocard puisse intervenir dans la mesure où elle doit s'en aller...

***Madeleine Brocard : Le rôle des cours d'amphi***

Je voudrais revenir sur ce qu'on a dit un petit peu avant. Il me semble qu'il faut un petit peu évacuer ce qui est lien entre l'institutionnel et le cours et le TD. Je crois que « aux professeurs les cours et aux maîtres de conférences les TD » c'est un héritage, ça n'est pas autre chose. Donc, pour moi, ça n'a plus d'intérêt en tant que tel. C'est un héritage d'une situation qui n'est plus réalisée dans un grand nombre de lieux. Donc, je crois qu'il ne faut plus voir les choses de cette manière. Il y a des enseignants qui font tous des cours et des TD. Donc, à ce moment-là, on se centre sur « quelle est la différence entre ces cours et ces TD ? », et on fait des cours-TD justement parce que des cours-TD, ça supprime une grande partie des différences entre les cours et les TD. Je pense que la théorie qui a donné naissance aux cours et aux TD ne tient plus aujourd'hui. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut supprimer complètement ce qui relevait plutôt des cours. Donc, c'est là-dessus que je voudrais m'expliquer.

J'ai regardé ce que faisaient les collègues d'autres disciplines. C'est assez fascinant de voir... Je vois mes collègues juristes, champions de la tradition, qui font des cours et les étudiants notent les cours : ils ne font que noter, que gratter pendant le cours. Et, par contre, chez les scientifiques, la plupart d'entre eux, les sciences de la nature, sauf exception, les étudiants ne grattent pas : il y a énormément de TP, il y a des TD, et il y a très peu de cours. Et pour moi, c'est vers cette solution qu'on devrait tendre, non pas vers les cours-TD uniquement pour des raisons - tout simplement - de réalité, de démographie, et de coûts, puisque, effectivement, on est dans un système qui est géré d'une façon qui nous contraint, c'est-à-dire qui nous contraint à faire des cours. Donc, il faut se bagarrer contre, puisque moins on fait de cours, et plus ça coûtera cher : donc, c'est clair qu'il faut intervenir sous forme de pression vis-à-vis du Ministère pour refuser que la conception traditionnelle se maintienne intégralement.

Bon, qu'est-ce qui change entre le cours et le TD ? Je ne crois pas que ce soit seulement le fait de mettre des cartes ou des choses comme ça. Moi, je fais un cours où tout le monde est dans le noir, et on ne voit que des cartes, que des schémas à commenter. C'est pourtant un cours, c'est-à-dire : je parle et les étudiants écoutent. Et je ne peux pas les interroger puisqu'ils sont nombreux. Et donc il n'y a pas d'interactivité. Pour moi, c'est un cours. Ce n'est parce qu'il est fait dans le noir, ce n'est pas parce que les étudiants ne peuvent pas gratter, parce qu'ils ne

voient rien de toute façon (enfin, plus ou moins dans le noir). Puis, à un certain moment, on rallume les lumières. Donc, il me semble que ce n'est pas là la différence. La différence, c'est d'abord l'interactivité. Donc là, on rejoint la question de la construction des savoirs et la question aussi du travail en réseau. J'ai souvent été frappée de voir qu'il est très difficile de faire dialoguer les universitaires entre eux dans une université, très difficile, c'est-à-dire : chacun détient le savoir, et il y a beaucoup de difficultés à échanger sur ce savoir détenu par chacun. C'est une tentative que nous faisons régulièrement et qui est très féconde, c'est-à-dire faire dialoguer entre eux les enseignants sur la signification qu'ils donnent aux termes. On s'étonne toujours des étudiants de voir qu'effectivement, s'ils posent une question « qu'est-ce que l'aménagement du territoire » à leur enseignant, ils vont avoir autant de réponses que d'enseignants. Donc, c'est assez intéressant quand même, donc ça mérite discussion. Alors je pense que ce qui change, malgré tout, c'est qu'il n'y a pas d'interactivité dans le cours.

Mais le cours a une qualité me semble-t-il. C'est ce qui l'a créé, je pense, au début, quand il a été créé. C'est de constituer un modèle de discours, c'est-à-dire un discours construit pour démontrer - un discours au sens noble du terme bien sûr -, un thème qui est traité à travers un discours linéaire, essentiellement linéaire, c'est-à-dire qu'on ne peut pas revenir tellement sur ce qu'on a dit au début, mais qui convainc, qui doit convaincre, qui doit pratiquer une démonstration avec une introduction, une conclusion. Puis, on rejoint là la construction des dissertations, la construction des épreuves, des concours, particulièrement de l'Agrégation. Donc, c'est un modèle entre guillemets. Ce modèle est quand même, je pense, quelque chose qui est utile, qui continue à être utile à condition qu'il ne soit pas du tout le seul exercice. Pour moi, il doit être minoritaire. Alors, pourquoi minoritaire ? Ne serait-ce que parce que notre public évolue. Je suis amenée à faire des cours dans une université, l'Université du Havre, qui est une université où au moins les trois quarts de nos étudiants sont issus de parents qui n'ont pas eu accès à l'enseignement supérieur. Et en cours de première année, devant 500 ou 600 étudiants, qui ne sont pas seulement des géographes, je fais un contrôle. Je suis seule à

corriger : j'ai 500 copies à corriger. Et donc, évidemment, je ne leur fais pas faire une dissertation, parce que, d'abord, je ne pourrais pas la corriger. Mais je contrôle ce qu'ils ont compris. C'est un petit test de contrôle. Eh bien, je m'aperçois qu'un tiers n'ont pas du tout compris ce que j'ai dit, mais pas du tout. Donc là, c'est inquiétant. Ça veut dire, et pourtant je construis le cours, j'explique ce dont je parle, j'essaie de construire un cours, donc ça veut dire que ces étudiants-là, bien sûr, s'ils n'ont pas quelque chose d'interactif derrière qui va leur permettre de comprendre, ils n'ont vraiment pas compris. Donc ça, c'est une situation de fait. Alors, il y en a un tiers à peu près qui a compris. Un tiers, c'est quand même pas beaucoup. Je parle là d'étudiants de première année. Donc je pense que, en première année et en DEUG, il faut au contraire massivement faire des TD (il y a aussi une question de cycle) et, peut-être, davantage aller vers le cours, enfin un peu plus de cours, au niveau du second cycle.

Donc, je suis favorable à ce que des formes de cours (ce qui pour moi n'a rien à voir avec le grade) demeurent en tant que modèle d'exposé, modèle de discours. Je me rends compte que beaucoup de nos étudiants ne savent pas bien construire ces discours, et que c'est gênant pour eux dans la façon de s'exprimer, y compris lorsqu'ils cherchent du travail hors du champ de l'enseignement, et qu'on leur rend service en essayant de maintenir ce type de discours, mais que, fondamentalement, ce n'est qu'un tout petit élément dans la construction du savoir.

#### *Question de Georgette Zrinscak*

Avant qu'il y ait des questions précises, j'aurais bien aimé avoir l'avis de quelques étudiants qui sont dans la salle, pour qu'ils me disent si, éventuellement, ils ont une préférence entre les cours et les TD, et ce qu'on leur demande de faire et de ne pas faire quand ils sont en cours et en TD, parce que, quand même, il me semble qu'ils sont concernés par cette affaire, et je sais qu'il y en a dans la salle...

#### *Question de Goze Benié*

Je vais un peu plus loin : est-ce que les étudiants qui sont ici sont convaincus qu'ils peuvent suivre un cours avec attention pendant plus de trente minutes ? Je ne parle pas de ce qu'on appelle gratter, se mettre à prendre les notes (les journalistes font bien ça, ils prennent des notes pendant qu'on parle). Est-ce que vous êtes capable de suivre un cours, de comprendre ce que le professeur dit, sans vous gêner, sans vous lasser, pendant trente minutes ? Ça va dans le sens de la question que Georgette Zrinscak pose.

#### *Nota bene de Georgette Zrinscak*

... Et votre réponse n'est pas notée...

#### *Réponse d'un étudiant dans le public*

Je vais essayer d'apporter ma réponse. Personnellement, en DEUG, je n'ai pas été un élève modèle. C'est vrai que le cours d'amphi avait un côté très confortable, à savoir que, quand le cours nous ennueie, on peut sortir sans problèmes (puisque je viens de Nanterre où on a des cours de 800 personnes, donc on peut très bien sortir du cours sans qu'on soit trop remarqué... avec le recul je crois qu'on se faisait remarquer plus qu'on ne le pensait... mais on peut sortir du cours assez facilement). On peut sortir sa lecture aussi, assez facilement, quand

le cours nous ennue. Donc, c'est vrai que le cours d'amphi est très confortable. On peut dormir aussi, mais ça on le fait aussi très bien en TD.

Je crois qu'il y a une autre question aussi qui est la taille des TD. Parce que, si on s'oriente vers les TD, je pense que ce n'est pas mal, mais on se retrouve assez vite avec des problèmes d'effectifs, à savoir des TD qui gonflent. Donc, on se retrouve dans des situations un peu bâtardes (enfin, ça a été le cas à Nanterre notamment). Par contre, avec le recul, maintenant je me dis que, effectivement, je crois que c'est un apprentissage le suivi du CM. Et je m'aperçois que, maintenant, je peux écouter plus d'une heure à la suite sans m'endormir, alors qu'effectivement, en première année, c'était compliqué. Si on élimine ces cours-là, on ne prendra plus jamais l'habitude de suivre un enseignement, un exposé, de façon continue. Voilà.

#### *Remarques de Anna Madeuf*

Je voudrais essayer de refaire une tentative. Je voulais reprendre ce que vous venez de dire, parce qu'en fait, je pense que le cours, c'est aussi confortable pour l'enseignant. C'est-à-dire qu'il faut imaginer qu'un maître de conférences, quand il est recruté, c'est quelqu'un qui n'a aucune expérience de l'enseignement, qui n'a aucune pratique et qui n'a aucune formation. Par contre, c'est en principe quelqu'un qui a écrit une thèse. Donc, normalement, il sait à peu près fabriquer un cours : il sait faire un plan, il sait chercher la documentation, la bibliographie, construire un exposé carré. Donc, je dirais, faire des cours, c'est relativement facile. En plus, il y a un caractère assez prestigieux. Etre professeur d'amphi pour les étudiants, c'est un beau standing : on est rehaussé, même concrètement (on a une estrade), et

puis on est amplifié (on a un micro). Donc tout va bien.

Alors que, pour le TD, c'est une autre histoire. Parce que, toujours pareil, on sort d'une histoire de thèse : c'est-à-dire une relation extrêmement intense avec un ordinateur ! Mais, à part ça, au niveau du contact humain, au niveau des qualités pédagogiques, d'animation, etc., on n'a pas nécessairement une fée qui est venue et qui a déposé tout ça. Donc, tout ça, on est obligé de l'apprendre tout seul. Et finalement, je trouve que l'espace du cours, c'est l'espace par lequel on prend confiance en soi, et on se dit « oui, on est bien un enseignant ». Et on arrive peut-être par là à réussir un petit peu mieux ses TD. Mais, pour moi, c'est beaucoup plus difficile de construire un TD. D'abord, il y a tout un rythme, qu'il n'y a pas dans le cours (mais c'est seulement un cours très linéaire), il y a un rythme, il y a une animation. Il y a aussi, comme vous l'avez dit, le fait qu'on peut faire cours à 500 personnes : c'est pas très différent, finalement, de 100 personnes... Par contre, un TD de 50, c'est un petit peu la norme maintenant. Et c'est pour ça que je ne parle plus aujourd'hui ! Hier, donc, c'était des TD de première année. Il y a beaucoup d'inscrits : 50-55 personnes. Eh bien, ce n'est pas un TD, ce n'est pas un vrai TD, c'est un peu des trucs un peu bâtards. Qui va participer ? 55, c'est beaucoup trop ! Donc, même au niveau des documents, on ne sait pas trop comment gérer ça. On fait des espèces de formules intermédiaires et qui sont difficiles.

Moi, je dirais que ce n'est pas seulement pour les étudiants que le cours est confortable. Et donc, en fait, il me semble qu'il y a plusieurs niveaux de réponse à la question : « Faut-il supprimer les cours d'amphi ? ». Peut-être, dans l'absolu, oui, peut-être, dans une situation idéal-type. Mais, dans le contexte actuel de l'absence de formation, je crois que seuls les allocataires, les moniteurs ont une formation à l'enseignement. Pour les autres, il n'y en a pas. Et il me semble que le cours, c'est un apprentissage peut-être plus doux paradoxalement. Alors qu'on imagine que c'est plus effrayant, en fait, je crois que non. En même temps, les

sensations qu'on a en TD (enseigner, c'est un métier, je pense, de sensations fortes), elles sont peut-être plus intenses. Quand on a réussi un TD, on est totalement exalté, ce qui arrive plus rarement avec un cours. Donc, c'est peut-être des joies qui sont plus grandes, mais c'est beaucoup plus difficile. Et surtout, ce qui est assez horrible, c'est que ce n'est pas la quantité de travail qu'on a investi dans la préparation d'un TD qui est garante de sa réussite. La réussite, c'est quelque chose qu'on ressent, c'est une ambiance, une atmosphère, etc.

*Remarque de Madeleine Brocard*

Moi, je pense que c'est plus lourd de préparer un cours !

Avant de partir, je voulais juste intervenir pour vous dire que je pense qu'on a beaucoup à apprendre des expériences qui sont tirées du tutorat dans les universités. Vous savez que, aujourd'hui dans le premier cycle, il y a des enseignants-tuteurs qui doivent être au moins au stade de la licence. Et on dit aux étudiants que, s'ils souhaitent approfondir ce qui a été dit, que ce soit en cours ou en TD, ils peuvent venir faire des travaux tout seuls, mais accompagnés par un tuteur qui les aide. C'est du travail personnel assisté en quelque sorte. Et, dans mon université, on a fait une enquête avec une collègue de sciences de l'éducation, à travers plusieurs disciplines : le droit, les mathématiques, la physique, l'histoire, la géographie, la sociologie. Et ça nous apprend beaucoup de choses, parce que, là, les étudiants s'expriment au moment de l'enquête, et je crois que pour nourrir le débat, ça serait aussi assez intéressant.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Je vous remercie beaucoup. Au revoir.

*Remarque de Frédéric Bessat*

Oui. J'aimerais juste rajouter un mot et aller un peu dans votre sens. Je pense qu'un cours magistral à préparer, c'est autrement plus difficile qu'un TD ! Je crois savoir de quoi je parle, puisque j'ai eu des cours magistraux à préparer. Et ça ne fait que deux ans que je suis à l'université, je n'ai pas tellement d'expérience. Vous savez, si le cours magistral veut répondre à ce qu'il doit être, au regard de tout ce que j'ai pu dire précédemment, eh bien, je vous garantie qu'il faut une sacrée maturité sur la connaissance, les liens entre cette connaissance et le fait d'essayer de susciter le débat chez les étudiants !

Et pour en profiter, parce que j'ai la parole : tout à l'heure, vous parliez de passivité, être passif ou actif. Être actif, par exemple, ce n'est pas forcément dialoguer avec l'enseignant dans un amphi. Vous pouvez très bien ressentir ce besoin de questionnement sans avoir à vous exprimer dans un amphi ; c'est dans ce sens-là. Maintenant, vous êtes passif parce que peut-être que vous êtes là parce que vous ne savez pas trop ce que vous voulez faire (ça, c'est un autre problème, et on pourrait discuter des gens que l'on a à l'université, mais bon...). Je ne crois pas qu'il faille raisonner passif/actif dans une relation de dialogue, ça n'est pas du tout ça, ce que j'entends dans le cours magistral. C'est que (moi, je prends mon expérience personnelle, le vécu) lorsque je suivais des cours magistraux, eh bien, je sais que je ressentais ce questionnement, pas de la part de tous les enseignants bien entendu, chaque enseignant a sa façon de procéder, a sa façon de voir les choses. L'étudiant perçoit l'enseignant, et il y a autant de perceptions que d'enseignants. Moi, il m'est arrivé de sortir de l'amphithéâtre en ayant énormément de questionnements sur un sujet. J'allais en bibliothèque, j'allais chercher des informations, j'essayais de répondre aux questionnements, et donc j'avais l'impression d'être actif, finalement, dans cette affaire-là, sans avoir à dialoguer avec l'enseignant. Je crois que,

dans ce cadre-là, l'enseignant avait réussi son cours magistral, et que c'est l'objectif qu'il faut se fixer, en tout cas, dans le cadre des cours magistraux.

*Remarques de Olivier Lazarotti*

Je suis désolé, je vais devoir partir aussi... Mais il me semble qu'il y a deux choses qui sont en train de se jouer, qui sont peut-être à analyser l'une et l'autre. Premièrement, disons, le pédagogisme : la différence dans la forme, dans le rapport à l'étudiant, dans l'espace qui est là, par exemple entre le cours magistral et le TD. Bon, ce sont deux choses différentes, c'est OK. Deuxièmement : est-ce que cette différence dans la forme renvoie à une différence du fond ?, c'est-à-dire : les éléments que l'on fait passer, que l'on transmet, sont-ils les mêmes en TD et en cours magistral ? Et ça, je crois que c'est vraiment le fond du débat. Et je n'ai probablement pas de réponse absolue. Mais il me semble que le cours magistral est davantage l'exercice qui se prête au passage à l'abstraction, c'est-à-dire ce dont Madeleine Brocard parlait : le discours, la rhétorique, le verbe. Et la question qui se pose - admettons qu'on supprime les cours magistraux (ce qui ne va pas me traumatiser plus que ça) - : quel statut dans l'université (et ça renvoie aussi à ce que Frédéric Bessat disait sur l'exigence d'universalisme), quel statut donne-t-on à l'abstraction ? Est-ce qu'on continue de l'enseigner ? Est-ce qu'on quitte le concret pour aller vers l'abstrait ? Comment ? Je crois que c'est ça le vrai débat. La question du pédagogisme : est-ce qu'on continue à avoir des étudiants en amphi ou pas ?, à la limite, ce n'est pas très intéressant. C'est : qu'est-ce qu'on fait de ça et quel est le meilleur moyen ? Moi je trouve, et alors là je ne suis absolument pas d'accord avec vous (ce sont d'ailleurs des exercices différents), bon, la passivité des étudiants, c'est aussi à nous à apprendre à utiliser un amphithéâtre, par exemple à imposer aux étudiants en première année qui se mettent au fond de descendre pour s'approcher de nous. C'est aussi à

nous à les chauffer un peu. Je dirais, là, c'est notre métier. Je dirais qu'il y a aussi une dimension spectacle, il ne faut pas la nier, et une présence qu'il faut avoir. C'est à nous à rendre ça vivant et peut-être pas jeter, comment on dit ? « le bain avec l'eau du bébé » ou « le bébé avec l'eau du bain », enfin, il y a une histoire de cuvette ! de je sais pas quoi... ! Bon, voilà, il faut que je m'en aille. Je trouve ça passionnant votre « truc »...

*Remarques d'un enseignant dans le public*

Oui, simplement, j'ai raté le début : j'espère que je ne vais pas complètement tomber à plat en disant des choses qui ont déjà été dites dans la première demi-heure.

Moi, il me semble que, dans une action d'apprentissage, il y a trois formes : il y a le savoir, le savoir-faire, et le savoir-être. Le savoir, je pense que l'université est assez bien placée pour le transmettre. Le savoir-faire, il me semble qu'en géographie, on a de la chance puisqu'on a des cartes, on a des ordinateurs, donc on est assez bien par rapport à d'autres disciplines pour le transmettre. Le savoir-être, je trouve que l'université, elle est lamentable là-dessus. Et il me semble que, étant donné le public qu'on a de plus en plus, le savoir-être devient indispensable. Et effectivement, là, je crois que le cours magistral n'est pas quelque chose qui se prête au savoir-être, à un apprentissage au savoir-être. Par contre, les TD, ou les TP, ou toute autre forme d'interactivité, c'est avant tout du savoir-être. Alors, il faut bien entendu les trois. Mais je trouve un petit peu dommage qu'à l'université on ait des étudiants qui arrivent en première année et qui ressortent en maîtrise, voire en DEA, qui n'aient jamais pris une fois la parole,

même en TD. Je trouve que, là, on ne remplit pas notre rôle d'enseignant. Et puis on pourrait multiplier les exemples.

Alors, je crois que pour aller vers le savoir-être (je crois que ce n'est pas du tout la tradition à l'université d'aller vers ce savoir-être), ça passe par des méthodes qu'effectivement - je suis tout à fait d'accord - on ne nous apprend pas. Quand on entre maître de conférences, on n'est pas du tout préparé. On ne nous apprend pas, et ça serait même pratiquement tabou de dire « il faut se remettre à aller apprendre à faire des cours, aller apprendre à faire des TD, à apprendre des méthodes », parce qu'il existe des méthodes pédagogiques qu'on ne connaît pas. Donc, là, je crois qu'il y a une révolution culturelle sur le plan du statut de l'enseignement, et d'un certain nombre d'enseignements. Et puis, bien sûr, une révolution du point de vue du Ministère et des heures de cours : ça veut dire qu'il faut, dans ce cas-là, qu'on soit payé aussi pour suivre des étudiants individuellement, pas seulement dans les TD. Il faut qu'on puisse organiser des stages, du travail de terrain, et tout ça, ce sera aussi considéré dans le travail de cours. Et donc, là, on en est très loin, puisque effectivement aujourd'hui la tradition c'est 192 heures point, et que le reste, c'est du bénévolat en plus, ou en dehors de tout ce qui peut être activités de recherche ou autres. Je crois que la vraie révolution culturelle est là : c'est admettre qu'il faut du savoir-faire (mais là je crois que ça on sait le faire) et aussi du savoir-être. Je crois que c'est un peu dommage d'avoir des étudiants qui, à bac+4, bac+5, n'ont toujours eu aucun lien avec le monde professionnel, et dont on sait qu'ils ont besoin d'enseignements, de stages supplémentaires pour entrer dans le monde professionnel. Et je crois que c'est aussi ce que demandent beaucoup les étudiants.

Moi, je suis assez d'accord quand même que le cours magistral, c'est quand même une tendance à la paresse pour l'enseignant : même si c'est beaucoup plus lourd à préparer (bon, ça on est tous d'accord), c'est quand même une forme de confort, parce qu'on sait le faire. Alors qu'un travail dirigé interactif, etc., c'est quand même beaucoup plus se mettre en danger, parce que c'est quelque chose qu'on maîtrise beaucoup moins que l'écrit.

#### *Remarques de André Dauphiné*

Un très, très ancien enseignant... Deux ou trois points.

Premier point : je pense qu'on est passé en quarante ans d'une société sous-informée à une société sur-informée, et ça a des conséquences énormes sur la formation des étudiants. On ne peut pas pratiquer la même formation quand le gars sur Internet va recevoir 10 000 pages sur les volcans, et quand il y avait un seul manuel avec un chapitre de deux pages. Ça c'est le premier point.

Le deuxième point : quel est notre rôle ? Ce que j'estime être notre rôle, c'est très simple. Dans cette société sur-informée, c'est de plus en plus de former des têtes qui soient capables de structurer toute cette information. Et, dans ce cas-là, je ne vois pas pourquoi on doit privilégier les TD ou les cours. En matière d'enseignement, la première question qu'il faut se poser, qu'on fasse un cours ou un TD, c'est : « quel est l'objectif ? » Alors, quel est l'objectif d'un cours, quel est l'avantage d'un cours ? C'est que, dans un cours, on va pouvoir dire : « une doline, c'est un trou dans le calcaire, etc. ». Ça prend trente secondes. C'est-à-dire qu'on fait passer une ribambelle de concepts très très vite, de théories, de lois, très rapidement. L'inconvénient, on le sait bien, c'est qu'il y a le filtre de l'esprit de l'étudiant. Madeleine Brocard l'a dit tout à l'heure : il va en passer un tiers, et pour deux tiers, ça passe à côté. Dans le cas des TD, l'objectif c'est, soit de faire vérifier ces concepts, soit, si on est un adepte de Platon et de la

maïeutique, à partir d'une carte géologique et d'une carte topographique, de faire reconnaître aux étudiants ce qu'est une doline (je n'ose pas parler d'esprit déductif et autre esprit inductif, mais c'est un peu cela quand même). Et vous voyez bien que, dans le cas du TD, ça va vous prendre 30 minutes ou 40 minutes : pour faire comprendre ce qu'est une doline, ça va être plus long.

Moi, je crois très simplement que les deux sont nécessaires, et qu'il faut très tranquillement marier les deux. Il n'y a pas à avoir de complexe à faire un cours ou à faire un TD. Il faut, par contre, bien savoir fixer les objectifs en terme de formation. Je dis bien en terme de formation, de ce qu'on va faire. Alors après, quant à vérifier... : les histoires de vérification des connaissances des étudiants, à titre personnel, ça m'amuse, ça fait longtemps que je fais des cours sans vérifier les connaissances derrière, parce que je ne suis pas un flic pour vérifier, je suis quelqu'un pour former, et je vois très bien, à un moment ou à un autre, si les étudiants ont assimilé un certain nombre de concepts, à partir de cours et à partir de TD. Alors, ce n'est pas du tout une réponse de normand... Moi - je regrette mesdames -, je ne choisis pas entre les brunes et les blondes : je prends les deux.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Je vous remercie. Il y avait une autre question ? Ce sera la dernière, parce que je voudrais qu'on écoute quand même nos intervenants.

*Remarques d'une enseignante dans le public*

Eh bien, tout d'abord, j'espère que les étudiants accepteront de prendre la parole à un moment donné. Ils sont là parce qu'on avait cours ensemble tout à l'heure (enfin, on avait TD plus exactement), donc on s'est retrouvé dans la salle, moi pour enseigner et puis eux pour parler avec moi. Et ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas vraiment envie de venir en TD, qu'ils avaient plutôt envie de venir à la conférence. Donc, nous sommes tous arrivés et, effectivement, ça les intéresse.

Donc, je voudrais réagir par rapport à ce qui a été dit, parce qu'en IUT on a un rôle un peu ambigu. On a une expérience qui est intéressante par rapport à tout ça parce qu'on a moins

d'étudiants. Et je ne suis pas d'accord, enfin... je ne suis pas d'accord... L'expérience qu'on a ici ne correspond pas à ce que relatent des personnes qui vont dire, par exemple, que c'est confortable de faire un cours magistral. Pour nous, faire un cours magistral, c'est tuant, parce que, comme l'a très bien remarqué un intervenant, les étudiants, on les ennue. Et je crois qu'il ne faut pas se le cacher : on les ennue ! Ils nous ont 2 heures d'affilée (enfin... 1h 50), ils en ont assez. Ils aimeraient bien nous zapper, mais ils ne peuvent pas nous zapper, parce qu'on est là, malheureusement, et puis on est là pour 1h 50. Et puis on en est conscient, parce que, évidemment, on va jouer ce petit jeu, c'est-à-dire que moi, je vais leur dire : « bon, taisez-vous, il y en a assez, etc. », et puis eux, ils vont se taire. Mais je crois que, dans le fond, personne n'est dupe, et on est obligé, finalement, de faire une dépense d'énergie absolument phénoménale... de faire le pitre, et de raconter des anecdotes, et de motiver un peu les gens pour arriver à les accrocher.

Cela étant, en IUT, peut-être que le mandarinat pèse moins ou, en tout cas, il n'y a pas de mandarins pour un ensemble de raisons. Donc, les étudiants vont prendre la parole assez spontanément pendant un cours. Et, finalement, ça assainit l'atmosphère, même pour nous. Je

veux dire que ça redevient respirable parce qu'on a une question. Donc, l'espace de 5 minutes, on va répondre à une question. Puis, je pense que, pour eux, c'est plus intéressant.

L'étudiant doit recevoir 300 heures dans telle matière et, qu'on la fasse en cours ou en TD, ça a finalement assez peu d'importance, c'est-à-dire que chaque personne, en fonction du sujet qu'elle a décidé de traiter, en fonction de la manière dont elle veut le traiter, va choisir de répartir en cours ou en TD. Alors ici, il y a des enseignements magistraux : on est ici dans l'amphithéâtre de l'IUT. Donc, il y a tous les jours des cours qui se donnent. Mais, grâce à cette combinaison, puis grâce à cette souplesse qu'on peut avoir parce qu'on a des effectifs très limités, on arrive à un système vivable.

Cela étant, je crois qu'il ne faut pas qu'on se leurre. Le mode d'enseignement qu'on a, il va beaucoup moins vite que ne vont les choses maintenant. Maintenant, tout va très vite. On zappe, et on zappe tout, et on est formaté, nous aussi, on est formaté pour zapper. Et je ne trouve pas scandaleux, même si je râle en cours - et cela les fera rire et ils vous le diront -, mais je ne trouve pas scandaleux qu'au bout d'une heure les étudiants en aient assez, parce que : qu'est-ce qu'on fait dans notre vie quotidienne, qu'est-ce qu'on fait une heure d'affilée, concentré, sans s'interrompre, tous les jours ? On fait finalement très peu de choses, parce qu'on n'a pas l'occasion de faire beaucoup de choses. Donc, je ne sais pas... Il n'y pas de solution miracle.

Mais peut-être que l'idée, c'est d'évoluer justement vers un peu plus de souplesse et un peu plus de réactivité, parce que les étudiants qui interviennent en cours ou qui prennent la parole en cours, je trouve, en tant qu'enseignant, que c'est notre bouffée d'oxygène, parce que c'est une situation absolument inhumaine d'arriver, comme ça, dans une salle, et d'être le soi-disant détenteur du savoir pendant 6 heures, savoir qu'on va faire rentrer de force..., c'est pas vivable, parce qu'on a affaire à des gens, on a affaire à des adultes qui ont leurs envies, leurs préférences, qui ont le droit de ne pas être d'accord. Et je crois que si l'on ne veut pas aller à la confrontation directe, on est bien obligé d'entrer, peut-être, dans une nouvelle phase de négociation. Alors nous, on peut le faire en IUT, parce qu'on n'est pas beaucoup. Je veux bien qu'à l'université ce soit plus difficile, mais peut-être que la solution, c'est un peu ce que disait monsieur, c'est de ne pas choisir.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Je vous remercie. François Durand-Dastès ?...

***François Durand-Dastès : Un cours magistral sur les expériences vécues de cours...***

Oui. En fait, le problème, c'est que je suis un peu d'accord avec tout ce qui a été dit, ou presque. Je suis tout à fait d'accord sur vos derniers mots, les derniers mots de Dauphiné. Je crois qu'il faut adapter. Il ne faut s'interdire ni l'une ni l'autre des formules. Et d'ailleurs, est-ce qu'il n'y en a que deux ? Je crois qu'on a besoin de beaucoup de souplesse d'adaptation. Vous m'avez enlevé de la bouche le dernier mot sur lequel je voulais faire un commentaire qui n'avait, me semble-t-il, pas été fait : c'est celui sur le zapping. Je vais y revenir. Simplement, quand même, je vais prendre la parole pour deux points.

Le premier point, c'est, je crois, qu'il faut quand même très nettement essayer de définir de quoi on parle. Parce que dire : il y a le cours, le TD..., c'est quand même un peu plus compliqué... A partir de quel moment est-ce que c'est un cours, à partir de quel moment est-

ce que c'est un TD ? Je crois qu'il y a des quantités de questions matérielles. Quelle est la taille de la salle ? Quelle est la distance entre les enseignants et les étudiants ? Quel est l'équipement dont on dispose ? Tout ça pose d'énormes problèmes. Et un TD à 60, c'est plus près d'un cours qu'un cours à 30. Il y a toute une série de problèmes de définitions qui ne sont pas absolument claires.

D'autre part, moi je crois qu'il y a aussi des problèmes de contexte. Alors, comme on m'a appris récemment qu'il n'y a pas de cours sans transparent, j'ai fait un transparent... D'ailleurs, vous allez voir, ça va probablement poser des problèmes... (*Parallèlement à son discours, François Durand-Dastès fait une démonstration « en live »...*). Il y a un problème de contexte. Naturellement, on ne fait pas de cours avec un transparent sans en cacher une partie, ça, c'est bien connu !

Vous avez une première solution : vous avez un cours, et puis c'est tout (j'avais même fait un transparent avant où j'avais mis : il y a le cours et l'examen). Et le problème est de savoir qui corrige les copies... Quelquefois, c'est le monsieur qui fait le cours, mais seulement, quand il y a 500 étudiants, évidemment, maîtres de conférences, assistants, ATER, etc., vous allez corriger les copies ! Donc, on corrige des copies sur des cours que l'on n'a pas faits. D'ailleurs c'est un retour à la situation des années 1950, parce que c'était ça que faisaient les assistants autrefois, même quand je l'ai été, c'était ça : on corrigeait des copies sur des cours que faisaient des gens distingués comme Monsieur Pierre George, Birot, de Planhol..., non ! pas de Planhol...

Ensuite, il y a un cours avec un individu (je dis enseignant, un individu-enseignant) ou plusieurs enseignants successifs, parce que, récemment, moi je vois une tendance à faire des cours... Alors par exemple, on fait une initiation à la géographie physique en première année : « Vous vous rendez compte ?! Moi je suis morphologue, je vous dirais pas un mot de climatologie, non, non, non ! Il y a le climatologue... On va prendre le climatologue. » Alors, les étudiants, ils ont trois séances avec un climatologue, trois séances avec un morphologue, une séance avec un hydrologue - parce c'est moins important ! -, une séance avec un biogéographe - parce qu'il n'y a en a pas ! -, et puis voilà ! Et personne ne se colle à l'idée de faire en entier. Alors, le milieu physique, du coup, il disparaît ! Justement, on perd là un des avantages que je dirais être ceux du cours magistral.

Vous avez la combinaison cours+TD, ce qui n'est pas la même chose, c'est-à-dire qu'il y a un individu... Ou plutôt, vous avez deux types de séances : vous avez la séance de cours, et puis les étudiants qui viennent ensemble en cours se divisent pour aller dans les travaux dirigés. Vous avez deux hypothèses possibles : c'est le même individu qu'on retrouve (c'est plus rare,

mais ça peut arriver), et vous avez la deuxième hypothèse, c'est-à-dire que vous avez deux rôles et deux individus, plusieurs individus. C'est encore pas tout à fait la même chose. La technique pour la personne qui fait le cours ou pour la personne qui fait le TD, ce n'est pas la même chose.

Et puis ensuite, vous avez une formule que j'ai beaucoup pratiquée effectivement à Paris VII : ça s'appelle les enseignements intégrés. Je vois que, dans les autres universités, ça s'appelle des cours-TD, ou des cours/TD, ce qui fait une grosse différence !, mais je ne sais pas laquelle... C'est encore pas la même chose. Mais, les fameux cours-TD, je vous assure, moi j'en ai fait ! J'ai un peu fait de tout... Les corrections de copies pour des gens. Des cours comme maître de conférences. J'ai été professeur très tard... donc j'ai fait quelques cours comme professeur. J'ai aussi fait beaucoup de cours-TD. J'ai même fait - ah ! ça, c'est très

bien !, personne n'en a parlé - des cours à deux, ou plutôt des cours-TD à deux : j'ai beaucoup fait ça avec mon collègue et ami Olivier Dollfus. On avait pris un thème en licence, et puis on venait tous les deux, et puis on parlait successivement ou on dialoguait. Alors ça, quand même, ça fichait une pagaille terrible ! Mais je crois que les étudiants aimaient bien, parce qu'on arrivait à les faire parler un peu plus. Seulement, on a été obligé d'y renoncer parce que ça coûtait épouvantablement cher ! Enfin bref, on a fait ça gratuitement... Enfin, l'un des deux faisait ça gratuitement, pendant un certain temps... Puis, au bout d'un moment, on avait tellement d'obligations qu'on y a renoncé.

Donc, c'est pas du tout pareil : alors il faut savoir de quoi on parle quand on parle de cours, cours-TD...

Les inconvénients du cours magistral, il y en a plein. Vous les avez cernés très bien, les autres orateurs. Moi, j'y vois un gros inconvénient : c'est qu'il est évidemment extrêmement difficile d'y introduire des documents, parce que le commentaire d'un document, dans un cours, c'est difficile. Madeleine Brocard disait tout à l'heure : « Je fais un enseignement, d'ailleurs j'ai appelé ça cours, je montre beaucoup de documents, ils sont dans le noir tout le temps, donc ils ne peuvent pas gratter ». Oui, d'accord. Mais le problème, c'est que le fameux transparent... : le nombre de gens qui n'ont jamais eu l'idée d'aller dans le fond de la salle pour voir si leur transparent se voit... ! Or, un transparent pour une petite salle, on ne va pas le faire de la même façon qu'un transparent pour une grande salle. Si je fais un transparent pour une très grande salle, il faut que j'écrive le tiers. Je ne sais pas si, dans le fond, vous avez lu mon transparent, parce que moi, j'ai fait mon transparent ce matin dans un hôtel, sans savoir quelle était la puissance de la machine et la taille de la salle. Je vous assure... J'ai succédé à une dame qui était scientifique, qui faisait un cours pour des étudiants de médecine de première année (et ils ont un concours à la fin de l'année !). A Jussieu, nous avons des amphithéâtres dans lesquels il y a 6 tableaux. Moi, je les utilisais beaucoup aussi d'ailleurs. Je succédais à cette collègue, et les 6 tableaux étaient couverts de formules chimiques écrites comme ça ! (*mime du pouce et de l'index...*) : c'est-à-dire que, du quatrième rang, on ne voyait plus. J'ai fait l'expérience ! Je me suis mis au quatrième rang, et j'ai regardé les tableaux (parce que j'effaçais les tableaux, puisqu'elle ne les effaçait pas !). Moi, j'écrivais avec des lettres comme ça ! (*re-mime du pouce et de l'index...*), et très peu, et donc, je couvrais les tableaux moi aussi ! Je crois, là, qu'il y a toute une série de difficultés techniques. Qu'est-ce que vous voulez ?! Une collection de transparents, elle ne peut pas forcément servir dans deux salles différentes. Or, vous avez des gens, ils ont leur conférence, leur collection de transparents, et puis ils arrivent, et il y a des moments où personne ne voit le transparent, et d'autres moments où, au contraire, ça marche très bien... Les inconvénients du cours magistral, vous en avez

parlé de toute une série d'autres...

Les avantages du cours magistral (je crois que c'est Madeleine Brocard qui la première en a parlé, Dauphiné aussi, puis un certain nombre d'entre vous), c'est qu'on a quand même besoin précisément, devant une information très abondante et très fragmentée quand même (même un site Internet, c'est quand même très fragmenté), d'une synthèse. Je veux bien qu'on ait des pages et des pages sur la morphologie volcanique, et qu'on puisse sur un site Internet voir la dernière explosion du Mauna Loa (je ne crois pas qu'il a explosé d'ailleurs...), enfin, on peut avoir des choses comme ça... Enfin, je ne sais pas... Mais dans un domaine de géographie, il y a trois ou quatre idées importantes, alors il faut les dégager. Naturellement, en TD, on peut le

faire, en cours-TD, on peut le faire bien entendu. Moi, j'ai toujours eu un problème, c'est que, dans les fameux cours-TD, les étudiants se réveillent quand on commence à montrer le document. C'est-à-dire que vous pouvez faire une introduction, ça paraît normal : « voilà, je fais ce document, j'étudie cette question aujourd'hui pour telle ou telle raison, ça se situe comme ceci par rapport à ce que j'ai dit avant, et ça se situera comme ça par rapport à ce que je vais dire après ». Eh bien !, c'est extrêmement difficile d'arriver à ce que les étudiants se réveillent avant que le document soit là, parce que, je ne sais pas..., c'est très bizarre... Si, par contre, vous les placez dans une position où la seule chose qu'ils vont avoir devant eux, c'est un discours, je crois qu'ils essaient de l'écouter un peu plus.

Naturellement, ça devient difficile. Moi, j'admire notre collègue de Tours qui trouve que les cours, c'est facile. C'est vrai qu'il y a des moments... : moi, je trouve d'abord que ça demande moins de préparation, parce que réunir des documents, il n'y a rien de pire, réunir des documents significatifs, ça vous prend un temps fou. Et c'est vrai que c'est, dans un certain sens, plus facile. Dans un autre sens, je trouve que, avec les publics récents dans les cours très nombreux par exemple, les vrais cours, les cours très nombreux (je reviens sur cette histoire de nuance), c'est extrêmement difficile, parce que les étudiants ont du mal à fixer leur attention. Je vois qu'il n'y a pas que moi ! Vous aussi, madame, je suis très content ! Parce que, à la fin de ma carrière, je commençais à me dire : « je ne peux plus, je ne dois plus savoir ». Parce qu'il y a des cours que je faisais, pendant un certain temps, je faisais des cours qui se ressemblaient, pas tout à fait les mêmes, mais des cours qui se ressemblaient... : il y a 10 ans, j'avais une attention, je revenais, je sortais du cours pas trop fatigué. Les dernières années, j'en sortais épuisé. Alors, je sais bien qu'il y a le vieillissement, mais il n'y a pas que cela quand même ! parce que j'avais gardé une certaine énergie, et, d'autre part, il y a les micros et tout ça... Mais je crois quand même qu'il y a eu un changement d'étudiants. Je ne suis pas de la catégorie de ceux que j'appelle les enseignants-pleurnichards, c'est-à-dire qui disent : « mon dieu ! comme ils sont mauvais ! ». Moi je trouve que les étudiants sont différents et pas pires. Il y a un point, c'est vrai : ils ont du mal à mobiliser leur attention, et c'est là qu'on rejoint le terme que vous avez introduit, je crois qu'ils ont l'habitude de zapper. Ils ont un peu de mal à fixer leur attention pour franchir quelque chose d'un peu difficile. Et alors là - excusez-moi monsieur - votre témoignage était très significatif : « ah, on s'ennuie, alors on peut sortir ». On ne sait pas si, cinq minutes après, ça ne va pas devenir intéressant. Je me souviens d'une expérience que j'avais faite. J'ai enseigné à des étudiants de première année, je leur expliquais des choses sur la latitude et la longitude, parce qu'ils ne se rendent pas compte... (Je me suis rendu compte, en interrogeant des gens au CAPES, au jury du CAPES, qu'ils avaient un peu de mal...) Alors, je leur ai expliqué que, par exemple, l'origine est arbitraire pour les longitudes, et qu'elle est politique, puisqu'elle exprime l'impérialisme britannique du XIX<sup>ème</sup> siècle, tandis que, pour les latitudes, elle est imposée par les données cosmiques. Je leur explique cela. Il y a, je ne dis pas la moitié de l'amphi, mais il y a tout un

rang qui est parti. Il se trouve que j'ai une collègue qui est maître de conférences, qui faisait des TD, et qui a parlé avec ces étudiants. Ils ont dit : « non, ça on le savait, on était en seconde, on a appris ça en seconde ». D'abord, je ne suis pas tout à fait sûr qu'ils avaient saisi la nuance en seconde, mais de toute façon, même s'ils savaient ça parfaitement, j'allais encore faire une heure de cours après. Ce n'est pas parce que je les avais emmerdé pendant 10 minutes, même pas ! 5 minutes, avec la latitude et la longitude qu'il fallait qu'ils s'en aillent. Eh bien, ils sont partis ! Et, dans les dernières années, c'était un petit peu cela quand même...

Alors, avant que vous ne partiez tous, je m'arrête. Je crois là qu'il y a un réel problème. Ce n'est pas parce que les étudiants ont du mal à faire quelque chose qu'il faut cesser d'essayer de leur faire faire. Voilà ! C'est toute la difficulté, parce qu'il faut, à un moment, qu'on soit capable de suivre un raisonnement un peu long. Il faut, à un moment, qu'on soit capable de saisir des articulations, les rapports logiques entre les différentes choses, et je crois qu'il y a un moment où effectivement la confrontation à un discours continu est utile. Maintenant, je m'arrête. Excusez-moi...

*Remarque de Frédéric Bessat*

Pendant que l'on vous passe le micro... Finalement, c'est vrai que les choses ont complètement changé. Et je crois qu'éclairer l'ignorance - comme le disait l'abbé Grégoire -, en fondant le CNAM par exemple, c'est important. Mais on est dans une situation totalement inverse, puisque l'information, ils l'ont les étudiants sur Internet. Et, manifestement, maintenant, c'est de construire ce discours continu, cette articulation entre les idées, etc., et construire une analyse critique, qui est plus important. Et donc on a changé probablement le mode de fonctionnement depuis l'après-guerre.

*Remarque d'une enseignante dans le public*

Bonjour. Moi je suis ATER cette année à Nice, donc, je commence aussi mes cours, etc. Et je me demande, en fait, si une des solutions par rapport à un cours en amphi n'est pas simplement de dire aux étudiants que ce qu'on est en train de leur donner, pendant deux heures de cours magistral, c'est justement des bases générales pour, après, approfondir en TD ; et de poser finalement le problème qui est le nôtre, qui est celui de l'enseignant au moment où il arrive sur une estrade, en disant : « voilà, pendant deux heures, on va vous exposer quelque chose de général, c'est un savoir, c'est certain, vous n'allez peut-être pas voir tout de suite les tenants et les aboutissants de ce qu'on est en train de vous dire, mais retenez-le, faites au moins l'effort d'être là, d'écouter, d'entendre ». Et je crois que c'est une manière honnête aussi pour l'enseignant de se placer devant son public. Après tout, des jeunes vont au cinéma, ils sont capables pendant deux heures de regarder un film qui aura peut-être tel ou tel attrait, intérêt, etc. : je ne veux pas dire que le prof est un acteur et un « gugusse », mais on peut peut-être aussi, sur des choses sérieuses, le prendre en charge et lui donner des informations intéressantes pour lui.

*Remarque d'un enseignant dans le public*

Moi, je voulais juste faire une petite remarque. C'est vrai que le cours magistral est très formateur, parce que, quand on voit la façon dont a été mené le précédent exposé de monsieur Durand-Dastès - définition des termes du sujet, contexte, problématique, thèse, antithèse, conclusion -, ça, c'est formateur déjà, et c'était magistral ! A ce titre-là, ça l'est. Mais il y a une dimension qu'on a abordée peut-être en filigrane... Parce qu'il y a des choses qui ont été

dites : « un tiers de mes élèves n'ont pas compris », « parce que moi je ne fais pas d'évaluation »... Il n'empêche qu'il y a la massification, dont on a parlé, il y a la culture zapping, l'accès à Internet (on en a parlé aussi)... Mais j'aimerais bien savoir : « sur le tiers des élèves qui n'a pas compris, combien ont Internet ? ». Je pense qu'ils ne sont pas nombreux, et ce ne sont pas les mêmes. Je pense aujourd'hui que, sur les 1000 élèves qui sont

dans un amphi, il n'y en a pas tant que ça qui ont Internet, qui ont accès à une culture aussi générale, et ça, c'est un problème. Bourdieu, Baudelot et Establet l'ont déjà dit. Mais, par rapport à un cours magistral, la question qui se pose c'est : « qui va retenir des choses, qui va savoir analyser, qui va savoir retenir ? ». Bien sûr qu'il ne faut pas supprimer les cours magistraux, enfin... je ne sais pas, c'est ma réponse à moi. Mais il y a quand même ce souci-là qu'il faut avoir, c'est-à-dire que, dans la construction du cours magistral, tous les élèves, et d'autant plus aujourd'hui, et de plus en plus aujourd'hui, ne partent pas à égalité dans le suivi de ce cours et dans ces choses-là. Donc, c'est quand même un souci qu'il faut avoir.

*Remarque de Frédéric Bessat*

Cela dit, il n'y a pas qu'Internet. Vous savez, les bibliothèques sont plus nombreuses, ouvertes au public, enfin... au public étudiant. Il y a l'information télévisuelle... Donc il ne faut pas résumer à Internet.

*Remarque d'un enseignant dans le public*

Bonjour. Un témoignage et une question.

Je suis enseignant en ZEP et aussi à l'IUFM. Et ce que je note, c'est que de jeunes enseignants qui arrivent, qui sortent de l'université, et qui sont en IUFM, et qui arrivent en ZEP, en général, ont beaucoup de mal : parce qu'en fait le cours linéaire dont parlait Madeleine Brocard tout à l'heure, qui leur a été appris à l'université, ne fonctionne pas devant les élèves de collège, de collège en ZEP *a fortiori* encore plus. Donc ça, c'est ma remarque.

Ma question est la suivante : est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer des situations à l'université, en TD, pas en cours magistral bien entendu, où les élèves soient réellement actifs, c'est-à-dire où les étudiants soient amenés en fait à faire des exposés, ou des petites interventions qui pourraient à mon avis les préparer à leur futur métier d'enseignant ? Merci.

*Réponse de Frédéric Bessat*

Cela dit, ça existe. Dans les cours-TD, ça se pratique couramment, que ce soient les exposés, que ce soit un dialogue avec l'étudiant... C'est une pratique courante.

*Remarque d'un étudiant dans le public*

Moi, je voudrais faire deux remarques par rapport à ça. D'abord, il me semble que l'université ne forme pas forcément que des enseignants, et je crois, même, loin de là... Et la deuxième remarque, c'est qu'il me semble qu'on a créé des IUFM et que, s'ils remplissaient leur rôle correctement, on aurait peut-être moins de problèmes, parce que je crois qu'il y a aussi à avoir des interrogations sur les IUFM justement.

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Je préférerais ne pas ouvrir ce débat-là... S'il n'y a pas d'autres questions, j'aimerais bien qu'on écoute notre dernier intervenant, Goze Benié.

**Goze Benié : Les enseignements dans les universités nord-américaines**

On a parlé, au tout début, de la formation en Côte-d'Ivoire. Je pense qu'avec tout ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant, je crois que la Côte-d'Ivoire a certainement copié tout ce qui se fait en France en matière de formation. Evidemment, avec l'infrastructure que la Côte-d'Ivoire ou les pays similaires à la Côte-d'Ivoire en Afrique ont, le cours magistral, à mon avis, peut être le mieux adapté : il y a très peu de professeurs, les bibliothèques sont quasiment vides, donc la seule personne qui détienne le savoir, c'est vraiment le professeur. Il se fait le plaisir de livrer son message comme il le peut. Mais, par contre, si l'on revient à l'enseignement nord-américain auquel j'appartiens (j'y ai appartenu en tant qu'étudiant et aujourd'hui en tant que professeur), je dirais que les conditions sont différentes.

L'université publique, l'université d'Etat, tel que c'est conçu en France, ça n'existe pas en Amérique du Nord, même si vous entendez « Pennsylvania State University ». C'est une université d'Etat, mais en termes de fonctionnement, en termes de finances, cette université fonctionne comme un établissement privé ! C'est comme, par exemple, au Québec : vous avez la chaîne des UQ, des Universités du Québec, à Montréal, à Chicoutimi, etc., et puis, à côté de ça, il y a des universités privées comme l'Université de Laval, l'Université de Sherbrooke. La différence s'arrête là au niveau de la définition. Mais, dans le fonctionnement, toutes les universités fonctionnent de la même façon en termes de financement, de subventions de l'Etat. Deuxièmement, en Amérique du Nord, on n'engage pas un professeur, un spécialiste, parce qu'il est enseignant, bon enseignant. On engage un spécialiste parce qu'il est d'abord un bon chercheur. Et la renommée d'une université se fait par les résultats des travaux de recherche. Cela dit, vous comprenez que, pour l'administration d'une université, on ne dira pas qu'on ne va pas miser sur la qualité de l'enseignement, mais surtout sur la qualité de la recherche. Autre chose, j'en parlais tout à l'heure : le syndicalisme est très fort, aussi bien du côté des étudiants que du côté des enseignants. L'étudiant n'est pas considéré comme ce jeune homme ou cette jeune fille qui vient dans un établissement public pour avoir un service. Il est considéré comme un client, client parce qu'il paye pour aller à l'école. Dans ces circonstances-là, ce qu'il dit, quelque part, est important pour l'administration d'une université ; et, en même temps, l'enseignant, dans ce sens-là, se trouve être le fournisseur de services. Donc, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il doit écouter ce que l'étudiant dit. On parlait tout à l'heure de l'évaluation : il y a des professeurs qui ne sont pas contents, mais on doit jouer le jeu.

Cela dit, les universités se débrouillent du mieux qu'elles peuvent, si bien qu'à l'Université de Sherbrooke, un cours dans lequel il y a 300 ou 400 personnes, il y a onze ans que je n'en ai pas vu. Tous les départements ont des régimes tels que, passés le cap, un certain seuil (c'est-à-dire, dans mon département, 50 étudiants), automatiquement il y a un deuxième groupe de cours qui est ouvert. Cela dit, à 50 étudiants et moins, on peut évidemment faire un enseignement intégré, c'est-à-dire, dans le même cours, avoir une attitude de celui qui livre un cours magistral et, en même temps, dans la deuxième moitié, essayer de faire interagir les étudiants. Tout à l'heure, quand un des auditeurs a parlé de formation, vous avez réagi en disant qu'on ne forme pas, mais je suis d'accord. Mais, dans la vraie vie, dans n'importe quel bureau, que ce soit dans le privé ou dans le public, comment d'après vous on évalue l'individu ? Ce n'est pas par le fait qu'il sache écouter : c'est vrai, il faut écouter ! Mais, en même temps, il faut dire ce que l'on a appris, ce qu'on sait. Celui qui n'intervient pas, en général, autour d'une table, il n'est pas bien apprécié par les patrons, il n'est pas bien évalué.

Pour évoluer dans la vie, il faut donner son point de vue. Et c'est à l'université et à l'école qu'il faut apprendre cela. Donc, de ce point de vue-là, le cours magistral, d'accord ; mais, en même temps, il faut donner la parole à l'étudiant pendant qu'on fait ce cours-là. C'est pour ça que, de ce point de vue, moi, je favorise l'approche intégrée. Mais cela ne peut se faire évidemment que si l'on a un nombre raisonnable d'étudiants dans une classe.

Un autre fonctionnement favorise l'enseignement des petits groupes : c'est ce qu'on a appelé tout à l'heure le tutorat. Au niveau nord-américain, on parle plus d'auxiliaires d'enseignement. Ce sont ces étudiants de troisième ou quatrième année, de maîtrise ou de doctorat, qui viennent aider les enseignants. Mais, sinon, il n'y a pas de catégorie de professeurs qui sont là juste pour donner des cours magistraux et d'autres qui donnent des TD (ça ne s'appelle pas des TD, mais des cours-laboratoires). Chaque professeur, syndicalement, a un certain nombre de cours, et il doit donner sa marchandise comme n'importe quel autre professeur.

Maintenant, évidemment, la technologie aidant, la tendance aujourd'hui en Amérique du Nord, c'est vraiment Internet. Le professeur joue de plus en plus le rôle d'« orienteur ». Il donne son enseignement, certes, mais il va avoir à orienter les étudiants vers les différentes sources d'information. Et, en même temps, c'est lourd comme enseignement, parce qu'il doit être disponible, parce qu'en dehors des heures de cours, les étudiants ont le droit de venir interroger ce professeur, s'il y a quelque chose qui ne marche pas du point de vue de la compréhension.

J'arrête là, s'il y a des questions...

*Remarque de Georgette Zrinscak*

Est-ce qu'il y a des questions sur cette communication ? Moi, je vous remercie de nous avoir fait sortir un petit peu de l'hexagone, dans une de ses extensions anciennement coloniales, où visiblement il a laissé sa marque impérisable !, et dans le système nord-américain.

Il y a une question, quand même, que je voudrais vous poser, à tous les intervenants en général, parce qu'on ne l'a pas encore abordée, ou très brièvement dans les enjeux, éventuellement, que peut soulever la question des cours d'amphi, des cours magistraux : c'est leur place dans l'évaluation (c'est-à-dire, concrètement, pour un étudiant qui doit avoir un diplôme, il a tant de notes qui correspondent à ce qu'on appelle UE, module, UV... - selon les niveaux de réformes dans lesquels on se trouve -) et la place du cours d'amphi en termes de volume horaire par rapport au volume horaire des TD. Et là, sa place en termes de poids dans l'évaluation peut être extrêmement différente. En général, il y a plus d'heures de TD que d'heures d'amphi, deux fois plus, souvent. Et, en TD, on demande beaucoup plus de travaux, faits, rendus par les étudiants : il y a en général deux ou trois notes au moins sur un semestre. En cours d'amphi, ils n'en ont qu'une. Et cette note, à elle seule, peut compter pour la moitié de l'UV. Il y a des cas extrêmes qui se pratiquent à Paris I, en licence, où, sur un semestre par exemple, il y a 10 heures de cours d'amphi, il y a 18 heures de TD ; une note est donnée en cours d'amphi, et trois ou quatre notes sont données en TD ; et la note du cours d'amphi compte pour la moitié de l'enseignement. C'est une autre des questions qui est soulevée par la place et le rôle des cours d'amphi qu'on n'a pas abordée, à laquelle on ne peut pas répondre. Il y a sûrement des cas de figure très différents selon les universités, mais je pense qu'il faut aussi en avoir conscience, parce que, autant les étudiants peuvent réagir sur des questions de confort, d'assiduité, d'écoute..., autant ils réagissent aussi énormément sur les questions d'évaluation en général. On n'est pas dupe de ce genre de choses.

*Réponse de François Durand-Dastès*

La question du contrôle continu est très importante. Le contrôle continu, naturellement, se fait avec les TD, et, pour la part du contrôle continu, les universités ont des règlements. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'en ce qui concerne l'épreuve finale - parce qu'il y a souvent une épreuve finale qui a quelquefois la forme d'une dissertation -, il n'est pas forcé de considérer que l'épreuve finale sous cette forme est la sanction du cours, alors qu'elle n'est en rien la sanction du TD. Je me suis beaucoup battu avec un de mes anciens collègues, que j'aimais bien par ailleurs. Sur ce point-là, on était très fâché. Il faisait un cours, et puis il y avait des gens qui faisaient des TD. Et, à l'examen terminal, on donnait une dissertation et un commentaire de documents, ou alors une dissertation seule et ils avaient le choix. Mais le contrôle continu comptait pour deux tiers, et l'examen terminal comptait pour un tiers. Alors, il me disait : « je suis un tiers de professeur ; à Paris VII, vous m'avez réduit au rang de tiers de professeur ». Je me suis toujours bagarré avec lui, parce que je lui disais : « ce n'est pas parce qu'ils ont des TD que ce que tu leur racontes dans ton cours, cela ne leur est pas utile, enfin ! qu'est-ce que c'est que cette histoire !! ». Mais on adore ce genre de cloisonnement. Or, il n'y a aucune raison *a priori* de les faire. On peut très bien considérer que les TD, les cours, y compris la formule cours et TD, faits par des individus différents, collaborent à la même formation. Ça pose un problème, Georgette a raison.

*Remarque de Frédéric Bessat*

Moi, étant à Paris IV d'une culture totalement différente de Paris VII, je risque de surprendre mes collègues, mais je crois qu'effectivement il ne faut pas se focaliser là-dessus.

*Remarque de François Durand-Dastès*

Il faudrait ne pas se focaliser là-dessus.

*Remarque d'un enseignant dans le public*

Oui, il faudrait... Ce n'est pas forcément le cas. Moi, je ne suis pas sûr que le cours magistral doive être évalué de façon « supérieure » aux TD. Je crois que vous avez tout à fait raison, et que le mode d'évaluation que vous proposez est probablement un bon mode.

*Remerciements de Georgette Zrinscak*

S'il n'y a pas d'autres questions, je vais d'abord vous remercier tous d'avoir bien voulu assister à ce débat, et surtout - à vous qui êtes encore là - d'avoir tenu jusqu'à la fin... parce que, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais l'amphi s'est terriblement vidé ! Merci encore à tous les intervenants et au public d'avoir participé à ce débat.